

ELECTRONIC ENLIGHTENMENT :
UNE TECHNOLOGIE D'ÉRUDITION
AU SERVICE DE LA RECHERCHE VOLTAIRISTE

Peter Damian-Grint

Electronic Enlightenment Project, Bodleian Library, Université d'Oxford

145

REVUE VOLTAIRE N° 9 • PUPS • 2009

LIRE LES CODES

Pour cerner plus clairement ce que l'on entend par l'idée de « technologie d'érudition », il conviendrait peut-être de commencer par quelques réflexions sur la nature des choix, et des possibilités, auxquels sont confrontés ceux qui travaillent à un projet d'édition électronique, mis en œuvre à partir d'une ressource digitale telle qu'*Electronic Enlightenment*¹. Qui parle d'une « édition électronique » signale par là même qu'il y a d'autres possibilités et façons de faire une édition². Remarque banale sans doute, mais qui suscite quelques questions qui peut-être ne le sont pas.

Un chercheur qui passe des heures chaque semaine à lire risque de méconnaître que l'acte de lire n'est pas une action naturelle. Il n'est qu'à penser au processus laborieux et pénible d'apprentissage de la lecture que suivent les enfants, processus qui dure plusieurs années, même avec l'aide et sous la tutelle de l'instituteur. Mais une fois maîtrisé, le processus de la lecture

- 1 *Electronic Enlightenment* est une ressource en ligne créée par l'*Electronic Enlightenment Project*, un projet de recherche mené à bien par la Bodleian Library de l'Université d'Oxford. Depuis septembre 2008, le site peut être consulté à l'adresse suivante : <www.e-enlightenment.com>. Pour l'histoire du projet, voir Nicholas Cronk et Robert McNamee, « Le projet *Electronic Enlightenment* », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 57 (mai 2005), p. 303-311.
- 2 Sur l'édition électronique, voir deux articles de la revue *Épistolaire*, 33 (2007), *Éditer les correspondances* (dir. F. Bessire et Y. Leclerc) : Cécile Dauphin et Danièle Pouban, « Publication électronique d'une correspondance : état de travail, choix et questions », p. 111-120 ; Peter Damian-Grint, « L'édition électronique des correspondances : numérisation, supplément, création », p. 105-110.

des livres est complètement intériorisé et devient en quelque sorte invisible. On oublie qu'il s'agit d'une action très complexe au cours de laquelle toutes sortes de jugements et d'actes de compréhension entrent en jeu presque sans cesse et certainement sans que l'on s'en rende compte. On oublie qu'une grande partie de la structure des textes imprimés nous est transmise non pas par des instructions explicites mais par des signes visuels implicites, codifiés dans la mise en page et les modifications typographiques.

Le texte s'arrête, puis recommence sur une nouvelle page : nous entendons qu'il s'agit du début d'une nouvelle section importante du texte, probablement un chapitre (bien sûr, il faut savoir auparavant ce que c'est qu'un chapitre). Quelques mots sont mis en épigraphe : il s'agit d'une citation – mais seulement dans des cas spécifiques, car si les mots sont dans des caractères plus grands, ou centrés sur la page, il s'agit plutôt d'un titre de section. Les mots mis en caractères italiques au milieu d'un bloc de texte ont davantage d'importance, ou sont peut-être dans une autre langue. Des passages en petits caractères sont des notes, c'est-à-dire des textes d'importance secondaire par rapport au texte principal. Un point au niveau de la ligne signale la fin d'une phrase, ce qui n'est pas le cas s'il est surmonté par un deuxième point. Un mot qui commence par une majuscule au milieu d'une phrase est assurément un nom propre. Ce sont là des codes qui ne sont pas naturels ; il suffit de regarder des textes anciens pour voir qu'il y a bien d'autres façons de signaler ces principes de structuration. Mais bien qu'implicite, cette structuration est essentielle au texte : si nos attentes sont totalement prises en défaut, nous nous trouvons dépayés, confus, et nous voyons le texte comme étant mal ordonné, sans signification même.

STRUCTURATION ET COHÉRENCE

Il y a des corollaires qui découlent de la nature artificielle de la codification implicite du texte et qui ont une grande importance pour l'édition et la présentation électronique des textes.

D'abord, puisque les codes de structuration ne sont pas naturels et ne font pas partie du texte en soi, les variations sont possibles. On peut facilement constater que la structuration de l'édition critique change d'une édition à l'autre : ici, les lettres en exposant sont des appels de note pour les notes textuelles, tandis que les numéros en exposant appellent les notes explicatives ; dans une autre édition, c'est l'inverse ; dans une troisième, il n'y a aucune différence entre les deux ; une quatrième n'utilise pas les appels de note mais indique la page et la ligne ; une cinquième signale, dans la note, la phrase du

texte en petites majuscules. Ici, les crochets indiquent un résumé du texte par les éditeurs ; là, ils indiquent des mots difficiles à lire ; là encore, les corrections de l'écrivain, ou bien le texte avant correction.

Ces variations s'observent non seulement entre une édition et une autre (chose à laquelle on peut s'attendre), mais aussi à l'intérieur d'une même édition. Plus longue est la durée de la publication, plus nombreuses les personnes associées au projet, plus grande est la probabilité de variations. Des abréviations changent de référent ; la structure des notes devient plus souple ; les commentaires textuels commencent à paraître entre crochets au milieu du texte, au lieu de se voir relégués au bas de la page comme au début. Dans le cas des lettres de ou à Voltaire, on perçoit des différences notables, non seulement entre une lettre dans l'édition Besterman de la *Correspondance complète de Voltaire* et la même lettre dans l'édition Leigh de la *Correspondance générale de Rousseau*, mais aussi entre la même lettre dans la première édition Besterman et la deuxième édition voulue « définitive ». Mais pour le chercheur, rien de plus pénible que de voir deux documents de suite qui ont des codes de structuration différents : usages opposés des appels de note ; titres de formes radicalement différentes, l'un numéroté et l'autre non, l'un daté selon le calendrier julien, l'autre selon le grégorien ; utilisation différente des crochets ou de l'italique... Le chercheur se soucie peu de savoir qu'il s'agit de deux éditions distinctes. S'il faut tout contrôler chaque fois, à quoi bon les mettre ensemble ? En fait, une partie importante de la préparation de textes pour l'édition d'*Electronic Enlightenment* s'avère analogue au travail du rédacteur traditionnel d'une maison d'édition des plus conservatrices : éliminer les variations, faire que tout soit exactement conforme au style retenu, sans changer la substance.

D'ailleurs, la cohérence du style d'*Electronic Enlightenment* acquiert une importance qui dépasse largement le souci de ne pas choquer les attentes de l'utilisateur. Il ne fait que refléter la cohérence de structure réelle au niveau des bases de données, de leurs calculs et interconnexions très complexes, des hyperliens innombrables, des balises XML et HTML³, et des appels des feuilles de style. L'ajout au projet de chaque nouvelle édition de correspondance présuppose tout un travail minutieux, d'abord de compréhension intelligente des détails de la structure du texte, puis de mise au point de nos procédés de traitement de données afin de veiller à l'adéquation entre structure de l'édition et structure de notre édition. Il restera certes toujours des variations,

3 Sur la question du balisage, voir C. Huitfeldt, « Scholarly text processing and future markup systems », *Jahrbuch für Computerphilologie*, 5 (2003), p. 219-236 ; Susan Hockey, *Electronic texts in the humanities: Principles and practice*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 46-47.

des cas particuliers qu'il faut résoudre un à un, car même notre équipe de numérisation ne peut pas les déterminer de façon satisfaisante. Mais sans cette structuration cohérente du matériel numérisé, une ressource en ligne peut facilement devenir non pas une aide mais une entrave.

IMAGE, TEXTE ET HYPERTEXTE

148

Si le manque de cohérence découle de la nature artificielle de la codification du texte, le fait que cette codification soit implicite et presque jamais signalée de façon ouverte donne lieu à des problèmes d'un autre type. Dans la mesure où cette structuration implicite est à ce point familière au lecteur, chacun a presque automatiquement tendance à la transférer à d'autres formes de présentation du texte, même si elles ne sont pas opportunes. Il en résulte que la page imprimée est perçue comme le modèle idéal, et les ressources électroniques sont très souvent structurées en imitant ce modèle – parfois inconsciemment, parfois délibérément. Cette imitation est souvent des plus littérales : dans le contexte des sciences humaines, les ressources électroniques se voient couramment sous la forme d'images numérisées des pages imprimées.

S'il ne s'agit pas de simples images, on voit très souvent une présentation qui imite la page imprimée jusqu'à un certain point, mais déformée par une utilisation inintelligente des possibilités offertes par la technologie. Un exemple bien connu consiste dans la présentation d'un texte entier sur une seule et apparemment interminable « page » – avec des notes en bas de page. Une telle conception de la présentation de texte donne un peu l'impression non pas d'une avancée technologique mais plutôt d'un pas en arrière, du livre au rouleau de l'âge classique.

Non moins commune est la présentation du texte sous forme d'images de la page imprimée. Mais faire des images de pages, c'est surtout faire des images : le texte devient un objet et l'image du texte reste prioritaire par rapport au texte lui-même ; même si le texte a été saisi par lecture optique pour faciliter les recherches, on a toujours besoin de contrôler le texte en se reportant à l'image, de sorte que l'image de la page reste la référence.

Il y a de bonnes raisons financières pour adopter ce procédé. Les textes hautement structurés sont complexes et coûteux ; il est à la fois plus simple et meilleur marché de traiter le texte en bloc sans trop se soucier des détails. Mais une telle décision, aussi évidente qu'elle puisse sembler, cache un manque d'analyse des enjeux. On parle de ressources digitales, comme si « digitales » était un terme univoque. En réalité, il y a une différence fondamentale entre

les modes et genres de pratique « digitale », et on peut parler d'une hiérarchie claire de valeurs entre l'image de la page, l'image de la page avec ce que les Anglais appellent, d'une manière peu poétique, *dirty OCR* – lecture optique approximative, c'est-à-dire sans vérification par un correcteur –, le texte saisi tout court, le texte saisi avec balisage, et jusqu'aux formes expérimentales de codage que l'on commence seulement à explorer. En même temps, chaque document digital peut être le meilleur ou le pire dans son propre genre : il y a de bonnes images et d'autres qui sont à peine lisibles ; des textes créés par une lecture optique bien corrigée et d'autres où la lecture optique a été tellement approximative que l'on a du mal à en déceler le sens ; etc.

Chaque genre spécifique de pratique « digitale » peut être plus ou moins adapté à telle ou telle fonction et communauté textuelle. De bonnes images de pages en haute résolution sont probablement la meilleure façon jusqu'à présent de présenter les textes manuscrits. Des tentatives effectuées pour recréer dans une autre forme la présentation de la page – ajout en interligne, corrections, mots rayés, commentaire marginal, changement d'avis du copiste ou de l'auteur – ont généralement été vues comme trop coûteuses et complexes (c'est-à-dire inutilisées et probablement inutilisables).

Il y a une place aussi pour l'image de pages avec lecture optique approximative, laquelle est acceptée comme une solution très pratique pour les publications de courte vie, surtout pour les périodiques et pour certains types de monographies académiques, dont la circulation est limitée d'un point de vue aussi bien intellectuel que financier : la plupart de ces textes sont des contributions à un débat à l'intérieur d'une discipline, lequel continue par la suite, grâce à ce commentaire, à se prolonger dans d'autres directions.

Les textes saisis avec balisage de haut niveau jouent un rôle essentiel dans la présentation de publications de valeur destinées à durer : c'est notamment le cas des grandes éditions critiques comme celle des *Œuvres complètes de Voltaire*, des *Œuvres complètes de Montesquieu*, du *Darwin Project* ou des *Einstein Papers*. Une fois terminées, ces éditions deviennent des éditions de référence, et il est probable que l'on n'en verra jamais une nouvelle édition, du moins sur papier. Une structuration digitale complexe est la seule façon de bien refléter la complexité de l'édition, l'histoire du texte, le contexte, etc.⁴

4 Pour une vue d'ensemble de ces différents modes et genres de pratique « digitale », voir Peter Damian-Grint, « Eighteenth-century literature in English and other languages: image, text and hypertext », dans R. Siemens et S. Schreibman (dir.), *A Companion to Digital Literary Studies*, Oxford, Blackwells, 2007, p. 106-120.

En réalité, les distinctions entre les différents genres de pratique « digitale » ont été perçues par la plupart des entreprises informatiques fournisseurs de ressources comme étant gouvernées par des facteurs purement ou essentiellement financiers. Si tel ou tel « produit » digital est plus *marketable* et promet de meilleurs bénéfices, il vaut la peine d'y consacrer plus de temps et plus de ressources. Si l'un des produits les plus sophistiqués de Thomson Gale, par exemple, est une édition des œuvres de William Shakespeare⁵, ce n'est pas seulement parce que Shakespeare est un bon dramaturge, mais c'est aussi, et surtout, parce qu'il rapporte gros.

150

Cette attitude utilitaire, qui situe au premier plan les bénéfices escomptés, est un des désavantages de l'entreprise informatique. Heureusement, ce n'est pas la seule attitude possible face au texte digital. Dans le cadre du projet *Electronic Enlightenment*, le principe fondamental retenu est centré sur le concept de « technologie d'érudition », c'est-à-dire la tentative d'opérer une fusion entre le texte et la technologie de sorte que chacun des deux soit le mieux possible adapté à l'autre. C'est un principe qui s'est éclairci de façon graduelle pendant les discussions presque quotidiennes de l'équipe sur tel ou tel aspect du travail et ses effets en chaîne sur les autres éléments du système, et sur la logique du système lui-même.

Dans l'élaboration des éléments de cette « technologie d'érudition », on part souvent des échanges où l'on imagine ce que pourrait produire une union parfaite des textes et de la technologie, pour analyser ensuite, avec soin et en détail, texte et technologie en tant que deux éléments inséparables mais qui ont chacun leurs propres limites et leurs propres besoins. Pour toute l'équipe il s'agit à la fois d'ouvrir le texte autant que possible au chercheur, en apportant d'ailleurs tout l'appui textuel et contextuel envisageable, et de créer une interface où les caractéristiques clés sont la clarté, la simplicité, et, autant que faire se peut, un certain plaisir esthétique pour l'utilisateur.

Cette façon de concevoir l'association du texte et de la technologie est aux antipodes de ce que les grandes entreprises informatiques anglo-saxonnes appellent *aggregation* – l'entassement pêle-mêle de matériaux hétérogènes, vendu ensuite en gros comme s'il s'agissait de n'importe quelle marchandise. Mais il semble probable que la « technologie d'érudition », l'application intelligente de la technologie informatique aux textes érudits, fasse partie de la nouvelle révolution informatique qui vient tout juste de commencer.

5 *The Shakespeare Collection*, <www.gale.cengage.com/shakespeare/>.

Le noyau du système des bases de données liées entre elles qu'est *Electronic Enlightenment* est un réseau de correspondances du XVIII^e siècle, fondé sur le principe qu'un échange de lettres est déjà en soi un réseau naturel d'expression des pensées, des sentiments, des idées des correspondants ; et que les gens ont l'habitude dans leurs lettres de s'exprimer d'une façon plus vive, plus immédiate, souvent moins formelle, qu'ils ne le font dans leurs productions littéraires ou dans des documents en quelque sorte publics. Cela vaut même pour les correspondants comme Voltaire, qui écrivaient leurs lettres en sachant qu'elles seraient lues en groupe et même publiées. Le XVIII^e siècle est, bien sûr, une période où les correspondances sont riches et forment une partie importante de l'interaction sociale et culturelle, politique, diplomatique et scientifique.

Il s'agit, au début, d'éditions critiques déjà publiées, en partie parce qu'elles existent déjà ; il n'y a pas besoin de réinventer la roue. Aussi beaucoup de ces éditions contiennent-elles une grande masse de textes et de renseignements d'une très grande valeur. On prévoit ensuite, dans un proche avenir, l'ajout d'autres éditions que l'on pourrait appeler « nées digitales » – c'est-à-dire, créées spécifiquement pour être publiées en ligne, sans jamais paraître sur papier.

Accessible sur l'Internet depuis septembre 2008⁶, *Electronic Enlightenment* consiste en une collection de documents numérisés permettant d'effectuer des recherches complexes : cette collection est composée d'une trentaine d'éditions critiques complètes de correspondances du long dix-huitième siècle en Europe et en Amérique du Nord, de Saint-Pétersbourg à Philadelphie, qui abordent des questions relatives à l'histoire des idées, la littérature, la philosophie, l'histoire culturelle et l'histoire des sciences. Ces éditions critiques constituent un ensemble de plus de 50 000 documents, écrits par plus de 2 500 individus (en prenant en compte les destinataires, il y a en tout presque 6 000 correspondants), avec l'appui de quelque 230 000 annotations érudites et de renseignements biographiques sur les correspondants et les personnages mentionnés dans les documents. Un hyperlien vers l'*Oxford Dictionary of*

6 La ressource sera mise à jour régulièrement : ajout de matériaux tous les mois, améliorations techniques deux fois par an. La première mise à jour a eu lieu en janvier 2009. Pour plus de détails, voir la « News-sheet » : <www.e-enlightenment.com/info/news-sheet.html>.

National Biography en ligne est offert pour plus d'un millier d'individus – y compris Voltaire – qui ont un rapport avec la Grande-Bretagne⁷.

Grâce à la « technologie d'érudition », la structure du site d'*Electronic Enlightenment* permet une interaction plus intuitive entre le chercheur et le système digital, afin de mettre au premier plan le réseau de correspondances. L'objectif est que, où qu'il se trouve dans le site, le chercheur soit toujours au centre d'un réseau de liens : liens entre documents, liens entre personnes. La page biographique de chaque correspondant donne, bien sûr, une note biographique qui identifie (dans la mesure possible) la personne, éventuellement assortie d'hyperliens vers d'autres biographies en ligne, mais aussi de liens vers toutes les lettres de ou à la personne, tous ses correspondants et toutes les lettres échangées entre la personne et le correspondant dont il est question. Pour chaque lettre, on trouve des hyperliens vers l'écrivain et le destinataire, des traductions, des pièces jointes, des documents supplémentaires, des remarques de l'éditeur ; des liens vers l'adresse, les marques postales, les endossements et autres notes écrites sur l'original ; des liens vers les détails du manuscrit et la bibliothèque ou l'archive qui le conserve, et les renseignements bibliographiques des éditions antérieures.

152

L'édition Besterman de la *Correspondance de Voltaire*, donnée dans son intégralité, forme une partie importante du réseau d'*Electronic Enlightenment*. Correspondant inlassable, Voltaire a écrit plus de 15 500 lettres qui nous restent ; en tout, un quart des personnes recensées dans la base de données ont entretenu une correspondance avec lui. Il s'agit pour la plupart, néanmoins, d'échanges épistolaires de faible extension : une, deux, une demi-douzaine de lettres seulement entre Voltaire et tel ou tel avocat, commis, fermier, contact à Paris, etc.

D'ailleurs, beaucoup des correspondants de Voltaire font partie d'un réseau de lettres plus extensif : ainsi la présence de Voltaire dans *Electronic Enlightenment* ne se limite pas à l'édition Besterman. Hors de cette édition se trouvent 750 lettres (écrites par 250 personnes) qui font référence à Voltaire, et plus de 600 autres où il est fait référence à Voltaire dans les notes. On retrouve ainsi, en interrogeant la base de données sur le nom « Voltaire », de petits joyaux comme ceux-ci (dont aucun ne figure dans l'édition Besterman) :

7 *Oxford Dictionary of National Biography*, <www.oxforddnb.com/> ; l'article sur Voltaire a été rédigé par David Williams : « Arouet, François-Marie [known as Voltaire] (1694–1778), writer and philosopher », <<http://dx.doi.org/10.1093/ref:odnb/68321>>. Sous peu vont être ajoutés des hyperliens vers d'autres ressources biographiques telles que le *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)* <www.hls-dhs-dss.ch/> ou le *Dictionary of Canadian Biography / Dictionnaire biographique du Canada (DCB/DBC)* <www.biographi.ca/>.

John Gay à James Dormer, 3 décembre 1726. « *We have a famous French Author in town, who upon a Quarrell with the Chevalier de Rohan is banish'd his Country. He hath been here about half a year, and begins to speak English very well. His name is Voltaire, the Author of Œdipe. He hath finish'd his Poem of the Ligue, which he intends to publish in England in Quarto with very fine copper plates which he hath got already grav'd by the best Gravers in Paris*⁸. »

Edward Young à Thomas Tickell, 4 mars 1727. « *Mr Voltaire, a French Author is publishing by an English Subscription an Epic on Harry the 4th of France, as far as I can judge it has a polite Mediocrity running thro it & may be read with little Blame & less Admiration*⁹. »

Voltaire à Jonathan Swift, ? mars 1728. « *I sent the other day a cargo of French dulness to my lord lieutenant. My lady Bolingbroke has taken upon herself to send you one copy of the Henriade. She is desirous to do that honour to my book; and, I hope, the merit of being presented to you by her hands will be a commendation to it. However, if she has not done it already, I desire you to take one of the cargo, which is now at the lord lieutenant's. I wish you a good hearing; if you have got it, you want nothing. I have not seen Mr. Pope this winter; but I have seen the third volume of the Miscellanea; and the more I read your works, the more I am ashamed of mine. I am, with respect, esteem, and gratitude, / Sir, your most humble obedient servant, / Voltaire*¹⁰. »

George Keith, 10^e Earl Marischal à Frances Charlotte Oglethorpe, marquise des Marches, 18 septembre 1755. « Je sais lire, si M. Rousseau veut me laisser ce qu'il écrit lui meme, un Arioste, un Boyardo, un Riciardetto, un peu de Swift et de Voltaire, et la Pucelle quand elle paroitra, je renonce a toute autre lecture¹¹... »

Jean-Jacques Rousseau à Paul-Claude Moulto, 29 janvier 1760. « Vous me parlez de ce Voltaire ! pourquoi le nom de ce baladin souille-t-il vos lettres ? [...] Je le haïrois davantage si je le méprisois moins¹². »

8 Source : *The Letters of John Gay*, éd. C.F. Burgess, Oxford, Clarendon Press, 1966, n° 44.

9 Source : *The Correspondence of Edward Young: 1683-1765*, éd. H. Pettit, Oxford, Clarendon Press, 1966, n° 43.

10 Source : *The Correspondence of Jonathan Swift*, éd. H. Williams, Oxford, Clarendon Press, 1963, t. 3, p. 279.

11 Source : *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, éd. R.A. Leigh, Oxford, Voltaire Foundation, 1965-1998, n° 323.

12 Source : *ibid.*, n° 906.

Jeremy Bentham à Henry Richard Vassall Fox, 3^e Baron Holland, 13 novembre 1808. « *Wicked Books, such as Rousseau, Helvetius, Voltaire, Hollis etc all such delicta juventutis, if I had any, I should leave on this side of the Atlantic*¹³. »

Le relevé de cet ensemble de remarques permet de percevoir plus clairement la position de Voltaire comme figure de référence dans le monde de la correspondance des Lumières. Nombreux, bien sûr, sont ceux qui attaquent ses écrits ou discutent ses positions ; mais il n'en reste pas moins pour eux une figure dont il faut tenir compte.

De telles recherches – qui sont, en effet, assez simples – sont loin d'épuiser les possibilités techniques d'*Electronic Enlightenment*. Puisque l'architecture technologique de la base de données est conçue pour donner à l'utilisateur la possibilité de trouver plus facilement certaines caractéristiques communes dans les lettres, par exemple le jour de la semaine ou le mois où un document est écrit, on peut constater, par exemple, que le jour le plus fréquent pour écrire une lettre est le dimanche – mais non pas dans le cas de Voltaire, qui écrit beaucoup de lettres pendant la semaine, surtout le lundi et le vendredi, mais relativement peu le dimanche. En revanche, il suit assez fidèlement le schéma habituel de l'écriture des lettres tout au long de l'année : le nombre de lettres est au plus haut en janvier et février, chute considérablement au printemps pour augmenter un peu vers juin-juillet, retomber encore pendant l'automne, puis remonter vers la fin de l'année. On écrit davantage en hiver peut-être parce que l'on ne sort pas et qu'on a plus de temps, et moins au printemps parce que c'est la saison préférée pour les voyages : on n'a pas besoin d'écrire puisqu'on rend visite à ses amis. D'autres raisons peuvent naturellement être alléguées : la question mérite du moins d'être posée.

De même, il peut être intéressant de savoir que Voltaire, contrairement à beaucoup de ses contemporains, écrit peu le jour de Noël : nous avons de lui 58 lettres écrites ce jour-là entre 1713 et 1776, moins d'une chaque année en moyenne. Ou bien que Voltaire a lancé son exhortation fameuse « Écrasez l'Infâme » dans quelque 80 lettres seulement, pendant moins d'une décennie : pour la première fois dans une lettre du 30 octobre 1760 (D 9366), et pour la dernière fois le 6 mars 1768 (D 14811, dans la version abrégée « Écr. l'inf. »)¹⁴.

13 Source : *The Correspondence of Jeremy Bentham*, éd. Timothy L.S. Sprigge et al., London/Oxford, Athlone Press & Clarendon Press, 1968-2006, n° 2014.

14 Voltaire utilisait une expression semblable, « détruisez l'infâme », quelques semaines auparavant, vers le 8 septembre 1760 (D 9206) ; la version abrégée « Écr. l'inf. » se trouve pour la première fois le 23 mai 1763 (D 11227). Voltaire utilise plusieurs fois « écrivons l'infâme » ; des expressions telles que « la destruction de l'infâme », « l'extirpation

Le concept de « technologie d'érudition » met le chercheur en mesure de naviguer partout, rapidement et facilement, dans le réseau de correspondances autour de Voltaire – et pas seulement dans celle de Voltaire. Avec ses milliers de correspondants, les uns auteurs, les autres diplomates, ou commerçants, ou fermiers, artistes, nobles, abbés, soldats, fonctionnaires, ce n'est pas la biographie de quelques notables mais toute la panoplie de la vie du XVIII^e siècle qui est ainsi exposée. L'intention est en quelque sorte d'attraper à la volée ses conversations et ses disputes, de faire revivre la période à travers ses lettres. Il est à espérer que les nouvelles modalités de recherche offertes par *Electronic Enlightenment* contribueront à donner un nouvel élan aux études voltairistes, comme aux études d'autres aspects des Lumières et du long XVIII^e siècle.

de l'infâme », « porter les derniers coups à l'infâme », « tomber sur l'infâme », etc. apparaissent également, mais presque toutes pendant cette même période de 1760-1768 seulement.